Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 17

Artikel: A propos de vieux journaux
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-213022

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

55me ANNÉE — N° 17. Samedi 28 avril 1917.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (*1er étage*).
Administration (*abonnements, changements d'adresse*),
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Albert DUFUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„ PUBLICITAS "
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse*, un an, Fr. 4 50 ; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger*, un an, Fr. 7 20.
ANNONCES : **Canton**, 15 cent. — **Suisse**, 20 cent. **Etranger**, 25 cent. — **Réclames**, 50 cent. la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 28 avril 1917 : En chemin de fer en 1846. — A propos de chant national. — A propos de vieux journaux. — Feu printemps. — A l'écoula (Mérine). — Le juste milieu. — Marc-Abram, député (W.) feuilleton.

EN CHEMIN DE FER EN 1846

« C'ÉTAIT le 1er juin 1846. J'étais à Paris depuis quelques semaines, raconte le colonel fédéral L. Rilliet dans ses *Souvenirs d'un cuirassier*. J'avais revu cette ville après une absence de vingt années. Je ne voulus pas la quitter sans avoir fait un pélerinage à Saint-Germain. [1]

» Je ne courus pas, comme jadis, chercher un *coucou* (méchant fiacre) près du Port-Royal ; les *coucous* et leurs *lapins* (espèce de cicerone qui prenait place à côté du cocher) sont de l'histoire ancienne. Les archéologues retrouveront peut-être quelque jour un *coucou* à l'état fossile, et se demanderont à quel usage pouvait servir cet étrange véhicule. Non, je m'adressai à une autre machine, qui aurait elle-même passé pour un monstre le jour (1814) où j'avais serré la main à mon ami A*** auprès du pavillon d'Henri IV.

Ce monstre appartient à une race féconde, qui a singulièrement multiplié sur la terre depuis le jour de son apparition ; de vigoureux enfants de cette famille sont renfermés à Paris, rue Saint-Lazare [2] ; fiers, impétueux, doués d'une force prodigieuse, effrayants à voir et à entendre, ils sont cependant dociles ; il devancent les vents à la course ; ils renversent les murailles, et un enfant peut les conduire et les arrêter ; par un mouvement inaperçu, il leur enlève toute puissance, et, quand il le veut, cette force irrésistible se dissipe dans les airs.

» Vous l'avez nommé, ce dragon impétueux, ce monstre si doux et si terrible, c'est la locomotive du chemin de fer. Il part un convoi à chaque heure ; le nôtre se composait de plus de vingt voitures, et portait au moins 300 voyageurs. Cependant, nulle confusion ; chacun se place sans nuire à son voisin.

» — Arrivez, messieurs, vous n'éprouverez ni le bon vouloir, ni la force de la locomotive ; au besoin, une de ses sœurs est prête à la seconder. Arrivez, messieurs ; si les voitures sont pleines, on en ajoutera d'autres, et d'autres et d'autres, et toujours ; qu'il y ait un voyageur, qu'il y en ait mille, vous n'éprouverez pas une minute de retard.

» Mais chacun est à son poste ; les voitures sont fermées ; les employés ont donné leur dernier coup d'œil de surveillance ; le premier garde-ligne étend le bras ; le chemin est libre ; un son aigu se fait entendre ; ce n'est pas une voix humaine, c'est le hennissement du monstre ailé ; le conducteur appuie l'éperon, lâche la bride ; on est en route. Elle est prudente, la locomotive ; elle ne fait pas d'abord montre de tout son pouvoir ; son allure est modérée ; mais bientôt elle s'impatiente : elle accélère incessamment sa course ; les objets tournent autour du convoi ; l'obscurité succède au jour : le train s'est précipité sous une voûte sombre, que les lampes dont l'intérieur de chaque voiture est pourvu ne peuvent éclairer. Cette longue voûte, elle supporte une ville entière, les Batignolles... Nous sommes sortis de ce tunnel ; un bruit sourd se fait entendre ; il grandit, et nous apercevons un train qui paraît arriver sur nous à toute vapeur ; mais le chemin se bifurque ; le train arrivant est dans la direction de Versailles et nous continuons sur celle de Saint-Germain. Patience, nous allons en voir un de ces trains passer comme l'éclair à côté de nous, une espèce de macédoine de wagons et de figures humaines, où il est impossible de rien distinguer.

» Nous marchons droit, sans autre but que d'arriver au plus vite, par le plus court. A Colombe, nouvelle bifurcation : le chemin de Rouen nous quitte et se dirige vers Maisons ; quelques minutes après, nous sommes au Pec.

Ce n'est pas une douce perspective, de grimper la côte de Saint-Germain par un soleil caniculaire ; il faut toutefois s'y résigner, en attendant que le chemin atmosphérique, dont nous voyons à notre droite le viaduc et les vastes tranchées, nous amène sur le plateau.

» C'est ici que commence le contraste entre le passé, le présent et l'avenir.

» Le passé, nous l'avions devant les yeux, représenté par ce vieux château de François Ier, dont les briques rouges surplombaient nos têtes...

» Le présent, c'était le chemin de fer qui nous avait amenés, qui nous avait permis de voler en plaine et en ligne droite, mais qui s'était arrêté humblement au Pec, reconnaissant son impuissance à gravir la côte de Saint-Germain.

» L'avenir, c'était le chemin atmosphérique, qui avait la prétention d'atteindre le plateau supérieur, et qui s'élevait sur les flancs du coteau, en suivant une pente de trois et demi pour cent...

» Si je retrouvai mon vieux Saint-Germain sur la place, je ne le trouvai plus sur le parterre ; là, tout est bouleversé...

» Eh bien ! Edouard, dis-je à mon fils, j'ai revu Saint-Germain ; il a changé ; peut-être ai-je plus changé que lui... Lorsque, le 7 avril 1814, j'y portai avec quelque orgueil ma dernière cocarde tricolore, j'étais de mon siècle, ou plutôt de mon époque. Sois de la tienne, dont voici le type.

» Et je lui montrais le chemin de fer.

» — Nous n'avons plus rien à faire ici ; partons par le convoi de cinq heures et demie, et allons dîner à Paris, qui est de toutes les époques, où le passé et le présent se donnent la main, en s'avançant vers un incommensurable avenir... »

1) Elève de l'école de cavalerie de Saint-Germain, où il était entré en 1810, L. Rilliet avait passé trente mois dans cette institution. (Voir les *Soldats suisses au service étranger*. A. Jullien, Genève, 1916).

2) Où se trouve l'embarcadère commun des lignes de Saint-Germain, de Versailles et de Rouen.

A PROPOS DE CHANT NATIONAL

Nous avons deux chants nationaux suisses... et nous n'en avons pas. Nous n'en avons pas, car l'unanimité des suffrages, nécessaire en pareille occurrence, n'a pu encore être réalisée ni pour l'un ni pour l'autre.

On reproche au chant « O monts indépendants ! », qui est le chant national quasi-officiel, de n'être pas assez suisse, quant à la musique. D'autre part, au « Cantique suisse », qui paraît avoir la préférence, parce qu'il est bien suisse d'inspiration, celui-ci, musique et paroles, on reproche un caractère religieux par trop accentué.

Bref, comme Jérôme Paturot cherchait une position sociale, nous cherchons encore un « Chant national ».

Or voici qu'il nous tombe sous les yeux un article — du *Journal de Genève*, si nous ne faisons erreur — intitulé : « La Suisse aux Suisses ! ». Et, dans cet article, sont reproduits de très beaux vers du poète romanche Huonder et que voici :

A moi sont ces rochers, à moi ce sol pierreux ;
Ici je marche d'un pas ferme,
C'est ici la terre de mes pères,
A nul je n'en dois rendre hommage.

Ces champs et ces prairies,
C'est à moi seul qu'ils appartiennent,
En libre citoyen j'exerce ici mes droits,
Je suis roi en mon héritage.

Ici sont mes enfants, que Dieu me confia ;
C'est mon sang qui coule dans leurs veines,
C'est mon pain qui les nourrit,
C'est sous mon toit qu'ils reposent.

O libre, libre simplicité,
Riche trésor de mes pères,
C'est avec joie que je te sacrifierai
Jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

Libre je suis venu au monde,
Libre j'y ai gagné mon pain,
Et libre je dormirai en l'éternelle nuit,
Libre jusque dans la mort.

« Le voici bien, dans toute sa force, ce sentiment helvétique, dit l'auteur de l'article auquel nous faisons allusion. Et nous voudrions que ce fier poème d'un montagnard grison devînt notre hymne national. » D'accord !

A PROPOS DE VIEUX JOURNAUX

Lausanne, 24 avril 1917.

Mon cher *Conteur*,

Dans ton numéro de samedi dernier, sous le titre : « Respectez les vieux journaux », tu as publié un extrait du spirituel discours que prononça, au centenaire de la *Gazette*, le très regretté Albert Bonnard. Ce fragment concernait les « vieux journaux ». Voici encore, à leur sujet, quelques lignes dont l'auteur recommande ausssi la conservation des vieux journaux ; mais pour des raisons autres que Albert Bonnard, des raisons, à coup sûr, plus prosaïques.

* * *

Contrairement à la plupart des choses de ce

monde, le journal conserve en vieillissant une réelle utilité. On ne dit pas que, de même que le vin, il s'améliore, mais il peut encore rendre de signalés services alors qu'il a perdu la fraîcheur qui nous attire et nous intéresse chaque jour.

S'il existe une mauvaise odeur dans une chambre, un placard, un meuble, flambez un journal et laissez-le brûler en prenant les précautions nécessaires pour ne pas mettre le feu. Vous opérez ainsi une désinfection facile et peu coûteuse.

Pour protéger les matelas, les sommiers des lits où l'on pratique des opérations, il est d'usage d'employer, à défaut de toiles caoutchoutées, de vieux journaux en couche suffisante.

Enfin, si vous voulez préparer pour bébé un matelas bon marché et facilement renouvelable, faites friser, par des enfants qui sont tout heureux de le faire en jouant, de petites rognures de papier, et mettez-les dans une enveloppe de toile en guise de laine. Le matelas sera léger, propre et sain.

Satisfaction. — Madame revient du sermon.

— Ainsi, lui demande son mari, tu as retiré quelque profit de la prédication ?

— Beaucoup. Je me suis convaincue que je vaux mieux que je ne pensais.

Le mieux et le bien. — Un père voulant dégoûter sa fille du mariage, lui citait ces paroles de St-Paul : Celui qui se marie fait bien, mais celui qui ne se marie pas fait encore mieux.

— Mon père, répondit la jeune fille, faisons bien.

Evidemment. — Eh ! bonjour, mon cher, que deviens-tu ? Voilà trois mois qu'on ne te voit plus.

— C'est que je me suis marié dans cet intervalle.

— C'est cela ! Je le disais hier à la maison. On ne voit plus Marc ; je parie qu'il lui est arrivé quelque accident !

Le chemin de la fortune. — Enseignez-moi donc le chemin qui mène à la fortune ?

— Rien de plus facile : prenez à droite, prenez à gauche, prenez de tous côtés !

FEU PRINTEMPS

Oh ! n'ayez peur, il ne s'agit pas de remonter au temps de nos bisaïeuls ; au temps de votre jeunesse, tout simplement ; même moins haut, dans le cours des ans, à quinze ou vingt ans en arrière, au temps où il y avait encore, chaque année, un printemps.

Ah ! mais à présent, le printemps, c'est une rubrique à biffer du calendrier et du répertoire des poètes, des peintres et des musiciens. Il est joli, le printemps, parlons-en !

Et bien oui, parlons-en. Et si l'on ne peut parler du printemps actuel, parlons de celui que nous avons connu jadis et qu'ont chanté les poètes. Parlons de feu Printemps, de celui dont Louis Bouilhet, en des vers d'une harmonie aérienne, disait :

Lève-toi ! lève-toi ! Le printemps vient de naître !
Là-bas, sur les vallons, flotte un réseau vermeil.
Tout frisonne au jardin, tout chante... Et la fenêtre,
Comme un regard joyeux, est pleine de soleil,
Viens ! partons ! Au matin, la source est plus limpide
N'attendons pas du jour les brûlantes chaleurs :
Je veux mouiller mes pieds dans la rosée humide
Et te parler d'amour sous les rosiers en fleurs.

Ah ! mais tous les poètes n'ont pas chanté avec autant d'enthousiasme le printemps. Il en est quelques-uns qui semblent avoir pressenti le printemps tel que nous l'avons aujourd'hui, à moins que, au lieu d'exprimer, comme d'autres, tout naïvement la joie dont leur cœur est pénétré, ils raffinent comme dit A. Brisson, sur leurs sensations, fassent et qui font profession de penser et de parler autrement que le commun des mortels et pensent :

« Il est de mode de chanter l'année nouvelle, la renaissance des arbres et des gazons verts, de déclarer ce spectacle délicieux et divin. Eh bien ! nous allons dire que ce spectacle est morose et que rien n'est plus ennuyeux et plus triste que le printemps. »

Ainsi Stéphane Mallarmé écrit ces strophes :

Le printemps maladif a chassé tristement
L'hiver, saison de l'art serein, de l'art lucide.
Et dans mon être, à qui le sang morne préside,
L'impuissance s'étire en un long bâillement.

Puis je tombe énervé de parfums d'arbres, las,
Et, creusant de ma face un fossé à mon rêve,
Mordant la terre chaude où poussent les lilas,
J'attends, en m'abîmant, que mon ennui s'élève.

« Cela signifie, ajoutait jadis M. Brisson, que Stéphane Mallarmé éprouve, aux environs du mois d'avril, de fortes migraines qui l'empêchent de poursuivre ses travaux. Je conçois sa mauvaise humeur, et qu'il en garde rancune au printemps... Il y a toutefois, dans ses doléances, une part de vérité. On ne peut nier que, sous la nature en fête, n'apparaisse comme une ombre de mélancolie. Le retour du soleil mesure la fuite rapide des années. Nous sortons de l'hiver et nous allons y rentrer. La mort plane sur ces gaietés qui sont des mensonges. C'est ce que Paul Bourget a exprimé quand il a écrit :

Les lilas sont en fleurs, mais leur parfum consterne ;
On dirait d'un joli sourire qui vous ment !

Le doux poète Soulary lui-même, s'abandonne à d'affligeantes méditations :

Ouvre au printemps. Tout pousse à ses tièdes [bouffées :
Senteurs de l'aubépine et de l'amaryllis.
Hélas ! je sais des fleurs faute d'air étouffées,
Et j'ai vu de la bave au manteau blanc des lis.

Et c'est la saison où les guerriers fourbissent leurs armes ; à présent, plus que jamais. Les sonneries du clairon, les grondements de l'artillerie passent dans ces vers de Borelli :

Les soleils sont plus vrais et leur tiédeur plus [franche
Font craquer le bourgeon de gomme revêtu ;
Si les oiseaux nicheurs chantent peu sur la branche,
C'est que les plus petits ont au bec un fétu.

. . . . . .

Joyeux est le sillon, joyeux l'homme ; son sang
Bat plus rouge et plus vite à l'artère ; il se sent
Déborder de bien-être et de vague allégresse.

Tout naît, pousse et veut vivre et fêter Germinal !
— Avril ! se dit la guerre, et, soigneuse, elle graisse
L'essieu des canons noirs au fond de l'arsenal.

Combien plus heureux, ceux qui ne connaissent point ces inquiétudes, qui jouissent de l'heure présente sans songer au lendemain ! Mürger, par exemple, qui entraîne Musette au bois de Montmorency :

Tu remettras la robe blanche
Dont tu te parais autrefois
Et, comme autrefois, le dimanche,
Nous irons courir dans les bois !...

Banville qui attendait que Mlle Ozy ouvrit son ombrelle pour être bien sûre que le printemps était né :

Et ce matin j'ai vu Mademoiselle Ozy
Près des Panoramas déployer son ombrelle...
— C'est que le triste hiver est bien mort : songez-y !

Heureux aussi, s'écrie enfin, M. Brisson, les naïfs et les simples qui prennent la vie par ses bons côtés, sans se créer de chimériques tortures ! Qu'ils profitent des douceurs d'Avril, sans trop songer à Décembre ; qu'ils écoutent les excellents conseils que leur a donnés Henri Second :

Si parfois le désir trouble votre innocence,
Courez au bois où règne une fraîche langueur :
Le calme des forêts a la douce puissance
D'apaiser promptement les orages du cœur.

L'amour de la nature est le premier et le dernier mot de la sagesse !...

. . . . . .

Très bien, tout cela, mais ça ne ressuscite toujours pas le printemps.

A L'ÉCOULA

Lou régent Painlon étai on bon vilhou régent dao vilhou teimps que s'occupavé dé son écoula. N'etai pas coumeint lei régents dé voua qu'appreignant bin dei tsousés, fan fèré dei pinpinières écoularés, des travaux manuets, éceptra, mâ rein dé bon. Lou père Painlon einseignavé pou, mâ d'estra. Lou bravou régent presavé coumeint ti les vilhous et toté les vilhès de clli teimps ; l'avai onna granta tabatière ein bou, rionda coumein on ao ; mâ la demeindze pô allâ tsanta ao prîdzou et liré lei coumandemeints se servessai d'on autra tabatière, pllie balla ; que l'étai carraïe et que l'amavé bein fairé vèré passeque l'étai ein ardzeint.

On iadzo que baillivé onna leçon de jographie, ie desai z'einfants que la terré l'iré rionda et po mi fèré compreindre ai bouèbous, lau montravé sa tabatière rionda ein lao deseint qué lei dou bets l'étai *les pôles* et lou maitai : *l'équateu.*

A la vesita, on meimbrou dé la commechon dei zécoula démandavé à onna felhietta coumeint étai la terra, la bouébetta lai repond :

— Oh ! bein, cein dépeind, lè rionda la senana et carraîé la demeindze.

* * *

On gamin dè houit ans s'étai pltein à son pèré que lou maïtré lou tsecagnîvé adi. Lou pèré que ne veyai rein de pllie bî qué son valet, s'ein va à l'écoula traova lou régent avoué son valet pô demeinda esplicachon ao maîtré :

— Vos vos z'ein îtés laissé conta pè voutron gamin, que dit lou régent, ie voudrai pîré que voutron valet chaivé lei z'outrou élèves ; vos alla vèré ; et se véreint vè lou bouèbe, lai demandé :

— Diéro fan trè iadzou trè :

— Te vè pèré, que dit lou bouèbou ein tchurleint, ie recoumeincè dza !

* * *

Dein onn' écoula einfantine, on attendave la vesita dao menistre. La maîtresse, po faire valiai ses élèves, plliacé lei trei pllie saveints lei premis ein lou deseint :

Té, Sami, te deri : ie craïou ein Dieu.

Té, Ugène, te deri : ie craïou ein Jésus-Christ.

Et té, Diustave, te deri : ie craïou ao St-Esprit, vos zai bein comprâ ?

Lou menistre arrevè fairé son inspekchon et interrodze lei zeinfants. Le demeindé à Ugène, lou secon :

— Crai tou ao bon Dieu, mon einfant ?

— Na, monsu lou pasteu.

La maîtresse, l'étai totta motsette.

Lou menistre redemandé encora, se peinsant qué l'einfant n'avai pas bein comprai :

— Craî-tou ao bon Dieu, Ugène ?

— Na, monsu lao menistre ; n'est pas mé que craïou ao bon Dieu, l'est Sami !

MÉRINE.

Flair postal. — Une administration de notre ville avait fait insérer, dans un journal, une annonce concernant un appartement à louer. L'avis disait qu'il fallait s'adresser à la Direction « soussignée » et, au-dessous, était l'indication de celle-ci.

Or, l'autre jour, cette administration a très bien reçu, au sujet de l'appartement en question, une carte postale portant comme adresse : « A la Direction soussignée ».

Admirez une fois de plus le flair de la poste.